

DIRECTEUR :  
Jules BRISSON

ABONNEMENTS  
Édition ordinaire

(TEXTE SEUL)

Un an Six mois  
France ..... 6 fr. > 3 fr. 50  
Union postale. 7 50 4

LE NUMÉRO : 15 CENT.

Les Abonnements partent du 1<sup>er</sup> et du  
16 de chaque mois

# LES ANNALES

POLITIQUES & LITTÉRAIRES

REVUE POPULAIRE PARAISSANT LE DIMANCHE

RÉDACTION ET ADMINISTRATION  
15, rue Saint-Georges — Paris

ABONNEMENTS  
Édition illustrée  
(TEXTE ET SUPPLÉMENT)

Un an Six mois  
France ..... 10 fr. > 5 fr. 50  
Union postale. 13 50 6 50

LE NUMÉRO : 25 CENT.

Les annonces sont reçues exclusi-  
vement à l'Agence parisienne de  
publicité, 7, rue Joquelet, et chez M<sup>rs</sup>  
Lagrange, Cerf & C<sup>o</sup>, 8, place de la  
Bourse, Paris.

## SOMMAIRE

Chronique politique.....	FRANCISQUE SARCEY
Notes de la semaine : Comment on apprivoise les mégères.....	
Portraits contemporains : Guy de Maupassant.....	HUGUES LE ROUX JULES CLARETIE
Notes et croquis : L'art de causer... Échos de Paris : Léopold Stapleaux. — Les crimes et la police. — — Les jouets d'étrennes. — La question du chapeau. — Encore les apéritifs. — Adieu rosettes et rubans. — Les nez rouges...	
Paris inconnu : La peinture culinaire Promenades et intérieurs.....	SERGINES AURÉLIE SCHOLL FRANÇOIS COPPÉE JULES LEMAITRE GUY DE MAUPASSANT
Causerie théâtrale.....	
Pages oubliées : Apparition.....	ADOLPHE BRISSON MEILHAC et HALÉVY HENRI DE PARVILLE PAUL BONNETAIN TIRÉSIAS GEORGES DERVILLE
Livres et Revues : Les livres d'étren- nes.....	
Le Petit Hôtel (comédie).....	
Mouvement scientifique.....	
En Mer.....	
Jeux du Dimanche.....	
Petit courrier.....	
L'Almanach-Noël des « Annales »...	

## SUPPLÉMENT ILLUSTRÉ

FANTAISIES : Petite étude du cœur humain, par A. Guillaume.  
— Les salons où l'on cause. — Le « five o'clock »  
(page double).  
MUSIQUE : La Tirelire à Jacquot, chansonnette, par  
Louis Clapisson.

La Comédie-Française vient de reprendre  
avec un très vif succès

## LE PETIT HOTEL

COMÉDIE EN UN ACTE DE MM. MEILHAC ET HALÉVY

Nous sommes heureux d'offrir à nos  
abonnés cette œuvre charmante, dont nous  
commençons aujourd'hui même la publi-  
cation.

## CHRONIQUE POLITIQUE

L'interpellation de M. le pasteur Dide  
sur les rapports actuels de l'Eglise et de  
l'Etat s'est terminée par le vote d'un or-  
dre du jour dont le gouvernement a ac-  
cepté les termes et qui est ainsi conçu :  
« Le Sénat considérant que les manifes-  
tations récentes d'une partie du clergé  
pourraient compromettre la paix sociale

et constituent une violation flagrante des  
droits de l'Etat, confiant dans les décla-  
rations du gouvernement, compte qu'il  
usera des droits dont il dispose ou qu'il  
croira nécessaire de demander au Parle-  
ment afin d'imposer à tous le respect de  
la République et la soumission à ses  
lois. »

Cette rédaction a été adoptée par la  
Chambre après deux journées d'une dis-  
cussion orageuse et fertile en incidents de  
toutes sortes.

Jamais on n'avait vu pareil tumulte  
parlementaire. Les injures et les menaces  
se croisaient à chaque instant dans l'air ;  
un moment on put croire que nos repré-  
sentants en viendraient aux mains.

×

Au Sénat, tout au contraire, la discus-  
sion est demeurée, pendant les trois ou  
quatre heures qu'elle a duré, absolument  
grave. Quelques murmures, quelques  
rires, quelques interruptions l'ont à peine  
troublée.

Ai-je besoin de dire qu'il y avait  
foule au Luxembourg, la foule des grands  
jours ?

Tout ce qui porte un nom en politique  
et en diplomatie assistait à la séance.

Une centaine de députés qui s'étaient  
détachés à la discussion du budget de la  
marine emplissaient les abords de l'hé-  
micycle ; en sorte que M. Dide peut se  
flatter d'avoir parlé tout à la fois devant  
la Chambre et devant le Sénat.

De l'argumentation de l'honorable pas-  
teur, je dirai peu de choses. Son inter-  
pellation tient d'ailleurs en deux mots.

« Le haut clergé est sorti de son rôle, le  
gouvernement a le droit et le devoir de  
l'y ramener. Si les lois actuelles ne sont  
pas suffisantes, on en fera d'autres. »

C'est une allusion discrète à la sépara-  
tion des Eglises et de l'Etat.

M. de Marcère, qui s'est trouvé répon-  
dre à M. Dide, ne croit pas que l'atti-  
tude du clergé comporte une mesure aussi  
radicale.

Il y a des difficultés assurément, mais  
elles ne sont pas insurmontables. Tel n'est  
pas l'avis de M. Goblet, le troisième ora-  
teur en date.

M. Goblet a déclaré qu'il ne voyait à la  
situation actuelle d'autre remède que la  
séparation des Eglises et de l'Etat. Voici  
d'ailleurs ce qu'il a dit à l'appui de sa  
thèse.

« Le Concordat ne répond plus aux  
besoins présents. Le premier consul en  
faisant le Concordat mettait l'Eglise dans  
l'Etat, cela se comprend ; mais il a fallu  
sa main puissante pour contraindre l'Eglise

à l'appliquer ; du moment que cette main  
a disparu l'Eglise s'est affranchie. Les  
lois existantes aussi bien que les lois nou-  
velles que l'on propose seraient impuis-  
santes à la faire plier. Il n'y aurait qu'un  
moyen : la force et ce moyen la République  
ne saurait l'employer. Il ne reste donc  
que la séparation.

« Cette séparation ne se ferait pas sans  
garantie. Il faudrait la faire précéder  
d'une loi sur les associations qui permet-  
trait aux prêtres de posséder les églises  
et les presbytères. »

Des deux membres du gouvernement  
qui ont pris la parole à cette mémorable  
séance, c'est M. Fallières qui a répondu  
le premier à M. Dide et à M. Goblet.

Le garde des sceaux est, comme M. de  
Marcère, pour une politique d'apaisement.  
Ce mot d'apaisement est revenu à diffé-  
rentes reprises dans son discours.

M. Fallières n'en fera pas moins res-  
pecter le Concordat. Quant à la sépara-  
tion de l'Eglise et de l'Etat, c'est une me-  
sure pour laquelle la démocratie actuelle  
n'est pas encore mûre. « Ce qu'il faut au-  
jourd'hui, c'est appliquer la *summius cuique* :  
à l'Eglise le gouvernement des âmes, à  
l'autorité civile sans partage le gouver-  
nement du pays et la direction de la Ré-  
publique. »

M. Chesnelong est le seul orateur de la  
droite qui ait pris part au débat. L'hono-  
rable sénateur n'accepte aucune des solu-  
tions indiquées. « Vous nous offrez la paix,  
a-t-il répondu à M. Fallières ; nous l'ac-  
ceptons, mais à une condition, c'est que  
vous rapporterez l'ensemble de vos lois  
scolaires, militaires et fiscales. »

Je passe par-dessus la péroraison de  
son discours, péroraison très applaudie  
de ses collègues, pour arriver plus vite  
aux déclarations du président du Conseil.

Dans un langage qui sortait un peu de  
sa manière habituelle, M. de Freycinet a  
déclaré qu'on ne pouvait supporter la pré-  
tention d'une partie de l'épiscopat de nier  
l'autorité de l'Etat en matière temporelle  
et que, pour faire respecter cette autorité,  
le ministère était décidé à appliquer les  
lois existantes et à en demander d'autres  
plus efficaces s'il était nécessaire. La poli-  
tique du gouvernement à l'égard du clergé  
passera de la réserve à l'action et de la  
modération à la sévérité jusqu'au jour où  
l'Eglise aura fait sa soumission à l'Etat.  
M. de Freycinet a textuellement ajouté.

« Si l'agitation, au lieu de s'éteindre,  
s'accroît, le cabinet déclinerait la res-  
ponsabilité des conséquences, notamment  
la rupture du Concordat ; du Concordat  
qu'il ne veut, d'ailleurs, quant à lui, ni  
proposer ni même préparer.

Mais Alfred? — Alfred était, dans tout cela, le complice de Valentine. Alfred, comte Ravioli, pourra maintenant épouser M<sup>lle</sup> Claire Lestanchois, fille d'un fabricant de sucre de pommes qui voulait à toute force un gendre titré.

Et voilà! MM. Ambroise Janvier et Marcel Ballot sont deux hommes de beaucoup d'esprit. (Il y avait même plus que de l'esprit dans les *Respectables*, cette comédie d'observation ironique, que M. Janvier nous a donnée il y a deux ans.) *Mon Nom* n'a qu'un défaut : le ton n'y est pas d'une parfaite unité. La première partie donne souvent l'idée d'un vaudeville qui affecte le ton de la comédie et le dernier acte est une élégante comédie où trainent encore quelques inventions de vaudeville. Or, tout ce qui, dans *Mon Nom*, est purement vaudevillesque me paraît manquer de franchise et sentir un peu l'effort. Il y a là une « nounou » pataude et un huissier trompé par sa femme, dont je me passerais aisément. MM. Janvier et Ballot me semblent incomplètement doués pour la farce. Tout ce qui est de quasi-comédie, c'est-à-dire une bonne moitié de *Mon Nom*, est de beaucoup ce qu'il y a de meilleur dans la pièce, et c'est par là surtout que ce faux vaudeville a réussi.

L'interprétation est bonne. M<sup>lle</sup> Sarah Tylton tient le rôle de la marquise avec autant de tact et de charme que de cranerie. On a goûté l'élégance de M. Amaury (Montflambert), la verve de M. Chantard (Alfred), la rondeur fantaisiste de M<sup>lle</sup> Jeanne Leriche (la nounou) et la haute cocasserie du jeune Riche (Carpentin).

Étrange soirée au théâtre d'Art. Dans l'assistance, énormément de chapeaux à bords plats, et, sous ces bords plats, ah! que plats! des têtes très jeunes de potaches, mais de potaches extatiques et illuminées; et, çà et là, des figures qui semblent exhumées de 1830 et des yeux où flambe, hagarde, l'âme ressuscitée de Pétrus Borel et d'Aloïsius Bertrand, avec un surcroît de perversion et de maboulisme, justifié par un surcroît de soixante ans de littérature. Sur la scène, devant des décors et des peintures où la volonté d'être naïf éperduent, et archaïque jusqu'à la pâmoison, et ultra-mystique, et hyper-esthète, et je ne sais quoi encore, se manifeste en des sortes d'images d'Épinal de l'âge de la pierre, des jeunes hommes et des jeunes femmes sont debout, costumés en valets de pique et en dames de cœur; et leur immobilité est celle des yoguis, et leur visage et toute leur attitude respirent le plus pur fanatisme, la foi sombre des premiers chrétiens hypnotisés par les rites souterrains et le mystère des catacombes. Une démente flotte, éparse, dans l'air. On n'est pas rassuré. Sarcey a dû bien souffrir.

Au fond, ce n'est pas si terrible. On nous récite d'abord trois morceaux d'anthologie de la littérature du moyen âge : un fragment de *Fierabras* (la Mort de l'Émir), un fragment de *Berthe au grand pied* (Berthe dans la forêt), et un fragment de la *Chanson de Roland* (la Mort de Roland). Deux des « jongleurs », MM. Jacques Frénoux et Emile Raymond, ont récité leur affaire, à ce qu'il m'a semblé, en bons élèves du Conservatoire, sans l'ombre de rossetisme ou de burne-jonisme, avec trop de cris, trop de gestes, trop de crispations de sourcils.

Seule, M<sup>lle</sup> Georgette Camée a su tenter une déclamation congruente à ces beaux et traînants poèmes. M<sup>lle</sup> Camée est jolie, avec des yeux larges et profonds, une bouche bien dessinée, un menton volontaire, des traits arrêtés et un peu durs, une chevelure d'or, — et un sérieux de tous les diables. Évidemment, elle se sent prêtresse. Prêtresse de quoi? Il n'importe. J'ai dit un jour que je ne concevais pas la « foi sans objet ». J'avais raison. Mais l'objet de la foi doit être obscur. Il l'est ici. Il l'est surabondamment. Donc, M<sup>lle</sup> Camée a curieusement psalmodié les lamentations de Berthe. Elle a osé, avec une heureuse candeur, des prolongements de son d'un incontestable effet. Elle a été une Berthe au grand pied très dolente, très lointaine,

— et très plausible, sauf les pieds, ce dont je la félicite.

Puis on nous a donné les *Aveugles*, de M. Maurice Maeterlinck. Au milieu des arbres, sur l'herbe et sur des pierres, douze aveugles, six hommes et six femmes, sont assis. C'est la nuit, la lune se lève; le paysage est humide et triste. Nous sommes dans une île, à l'embouchure d'un de ces fleuves lents, aux rives plates, comme on en voit dans les Pays-Bas... La mer est à quelques centaines de mètres. Les douze aveugles ont été conduits là, en promenade, par le prêtre de leur hospice... Ce prêtre s'est éloigné d'eux en leur disant de l'attendre. Et nous l'apercevons, tout au fond de la scène, assis au pied d'un arbre; immobile, car il est mort, sans qu'ils le sachent. Les aveugles l'attendent toujours. Mais ils trouvent le temps long... Il y a là des aveugles; un très vieil aveugle qui, lorsqu'il fait du soleil, voit une ligne bleue au bas de sa paupière; trois vieilles aveugles qui marmonnent des prières sans interruption; une aveugle folle qui a un petit enfant et qui sanglote en lui donnant le sein, et un jeune aveugle qui dit : « Je viens d'un grand pays où il y a des fleurs plus odorantes que celles d'ici... » Et ces aveugles devisent entre eux, à phrases rares, monotones, presque pas accentuées. Ils disent : « J'entends » où nous nous disons : « Je vois »; ils disent : « J'entends » que vous touchez vos cheveux... et « j'ai entendu qu'il me regardait en face »; et à la plus jeune des aveugles : « J'entends que vous êtes jeune et belle »; et elle répond : « Je ne sais pas; je ne me suis jamais vue. » — Cependant, une peur les gagne insensiblement. Quelle heure est-il? Pourquoi le prêtre ne revient-il pas? De temps en temps, l'un d'eux s'écrie : « Quelque chose a passé sur nos têtes! » ou : « Qui est-ce qui m'a touché la main? » Minuit sonne à un clocher lointain. Minuit? Ou midi?... oh! quelle peur! quelle peur!... Enfin l'un des aveugles se lève, fait quelques pas, arrive près du prêtre mort, et, étendant les mains, touche quelque chose de froid... oui, c'est un visage... « Qui donc de nous est mort? » Et il fait l'appel; et, comme tous répondent, c'est donc le prêtre, leur guide, qui s'est éteint, là, tout près d'eux... Que faire? Comment retrouver le chemin de l'hospice?... Mais on entend des pas... L'un des abandonnés saisit le petit enfant de la folle, et il l'élève en l'air, et, de lui-même, le petit enfant se tourne du côté où l'on entend des pas. Il voit!... Mais que voit-il?... Qui vient à nous?... Et les aveugles tous ensemble : « Ayez pitié, ayez pitié de nous!... » Et la toile tombe.

Pour peu qu'on y mette de bonne volonté, l'effet de malaise, d'inquiétude et de terreur est indicible. Je regrette seulement que l'acte dure un quart d'heure de trop, et que la mise en scène en ait paru assez maladroite l'autre soir. — M. Maeterlinck est vraiment le poète de la peur, ou, si vous voulez, du « pressentiment », de ce je ne sais quel instinct supérieur aux sens, par lequel nous devinons avec effroi ce qui leur échappe. Un homme qui claque des dents au pied d'un mur derrière lequel la Mort passe, voilà le personnage-type de M. Maeterlinck. (*La Princesse Maleine, les Sept Princesses*.) Dans les *Aveugles*, comme dans *l'Intruse*, c'est la cécité qui est le mur. Ce mur, nous attendons que M. Maeterlinck le varie encore, qu'il nous montre d'autre sens que celui de la vue suppléé par une divination vague et pleine d'épouvantes, et qu'il nous raconte le poème de la peur chez les sourds ou chez les paralytiques. A vrai dire, ce sont là des effets assez limités. Bien qu'il n'ait encore écrit que quatre ou cinq petits drames, M. Maeterlinck se répète déjà et les *Aveugles* ne sont qu'une variation sur le thème de *l'Intruse*. Mais songez! il a, comme dit l'autre, presque « créé un frisson » et c'est bien quelque chose.

Au beau milieu de la représentation qui fut donnée, au Vaudeville, au profit de Paul Verlaine, un monsieur se leva, et, tenant sa tête dans ses deux mains, s'écria avec désespoir : « Je n'y comprends rien! » puis se rassit. Si

je n'eusse été retenu par une vergogne naturelle, j'aurais été ce monsieur-là, pendant qu'on jouait le *Concile féérique*, de feu Jules Laforgue. Ce Laforgue, qui avait de l'esprit (témoin ce joli conte d'*Hamlet* où il nous montre un Hamlet exclusivement cabotin), fut, j'imagine, un rare mystificateur. A moins que... mais je n'ai presque plus de papier.

Et la soirée finit par le *Cantique des cantiques*, arrangé en huit tableaux. Décor oriental, ou à peu près, et wagnérien, à ce qu'il m'a semblé. A chaque tableau, ce décor s'éclaircit d'une couleur différente, et à cette couleur correspond le « ton » de la musique qui accompagne le récitatif; et à ce ton correspond un parfum : il y a pour cela des vaporisateurs dans la coulisse. Exemple (je copie le programme) : « Première devise; orchestration du Verbe en i luminé de l'o (cela veut dire sans doute que les voyelles i et o dominent ici dans le récitatif); orchestration de la musique : en do; de la couleur : en pourpre clair; du parfum : encens. » Je dois confesser que, pas un moment, je n'ai saisi comme nécessaires, ou seulement comme naturelles, ces concordances de sons, de ton, de couleur et d'odeur. J'en conclus seulement, étant au bout de mon fauilleton, que j'ai les sens un peu grossiers.

JULES LEMAITRE.

## PAGES OUBLIÉES

Des bruits alarmants, heureusement démentis, ont couru cette semaine sur la santé de M. Guy de Maupassant. Un journal annonçait que le grand écrivain, bouleversé par des crises nerveuses, venait d'être enfermé dans une maison de santé. Il n'en est rien... M. de Maupassant se trouve en ce moment à Cannes, où il poursuit ses travaux... A vrai dire, M. de Maupassant est doué d'une imagination puissante; il ne déteste pas les sciences occultes, et se complait assez volontiers dans le domaine du fantastique et de l'étrange. La nouvelle suivante, que nous détachons d'un de ses derniers volumes, met en lumière cet aspect de son talent. Edgar Poe n'a rien écrit de plus troublant :

### APPARITION

ON parlait de séquestration à propos d'un procès récent. C'était à la fin d'une soirée intime, rue de Grenelle, dans un ancien hôtel, et chacun avait son histoire, une histoire qu'il affirmait vraie.

Alors le vieux marquis de la Tour-Samuel, âgé de quatre-vingt-deux ans, se leva et vint s'appuyer à la cheminée. Il dit de sa voix un peu tremblante :

— Moi aussi, je sais une chose étrange, tellement étrange qu'elle a été l'obsession de ma vie. Voici maintenant cinquante-six ans que cette aventure m'est arrivée, et il ne se passe pas un mois sans que je la revoie en rêve. Il m'est demeuré de ce jour-là une marque, une empreinte de peur, me comprenez-vous? Oui, j'ai subi l'horrible épouvante, pendant dix minutes, d'une telle façon que depuis cette heure une sorte de terreur constante m'est restée dans l'âme. Les bruits inattendus me font tressaillir jusqu'au cœur; les objets que je distingue mal dans l'ombre du soir me donnent une envie folle de me sauver. J'ai peur la nuit, enfin.

« Oh! je n'aurais pas avoué cela avant d'être arrivé à l'âge où je suis. Maintenant je peux tout dire. Il est permis de n'être pas brave devant les dangers imaginaires, quand on a quatre-vingt-deux ans. Devant les dangers véritables, je n'ai jamais reculé, mesdames.

« Cette histoire m'a tellement bouleversé l'esprit, à jeté en moi un trouble si profond, si mystérieux, si épouvantable, que je ne l'ai même jamais racontée. Je l'ai gardée dans le fond intime de moi, dans ce fond où l'on cache les secrets pénibles, les secrets honteux, toutes les inavouables faiblesses que nous avons dans notre existence.

« Je vais vous dire l'aventure telle quelle, sans chercher à l'expliquer. Il est bien certain qu'elle est explicable, à moins que je n'aie eu mon heure de folie. Mais non, je n'ai pas été fou, et je vous en donnerai la preuve. Imaginez ce que vous voudrez. Voici les faits tout simples.

» C'était en 1827, au mois de juillet. Je me trouvais à Rouen, en garnison.

» Un jour, comme je me promenais sur le quai, je rencontrai un homme que je crus reconnaître sans me rappeler au juste qui c'était. Je fis, par instinct, un mouvement pour m'arrêter. L'étranger aperçut ce geste, me regarda et tomba dans mes bras.

» C'était un ami de jeunesse que j'avais beaucoup aimé. Depuis cinq ans que je ne l'avais vu, il semblait vieilli d'un demi-siècle. Ses cheveux étaient tout blancs; et il marchait courbé, comme épuisé. Il comprit ma surprise et me conta sa vie. Un malheur terrible l'avait brisé.

» Devenu follement amoureux d'une jeune fille, il l'avait épousée dans une sorte d'extase de bonheur. Après un an d'une félicité surhumaine et d'une passion inapaisée, elle était morte subitement d'une maladie de cœur.

» Il avait quitté son château le jour même de l'enterrement, et il était venu habiter son hôtel de Rouen. Il vivait là, solitaire et désespéré, rongé par la douleur, si misérable qu'il ne pensait qu'au suicide.

« — Puisque je te retrouve ainsi, me dit-il, je te demanderai de me rendre un grand service, c'est d'aller chercher chez moi, dans le secrétaire de ma chambre, de notre chambre, quelques papiers dont j'ai un urgent besoin. Je ne puis charger de ce soin un subalterne ou un homme d'affaires, car il me faut une impénétrable discrétion et un silence absolu. Quant à moi, pour rien au monde je ne rentrerai dans cette maison.

» Je te donnerai la clef de cette chambre que j'ai fermée moi-même en partant, et la clef de mon secrétaire. Tu remettras en outre un mot de moi à mon jardinier qui t'ouvrira le château.

» Mais viens déjeuner avec moi demain, et nous causerons de cela.

« Je lui promis de lui rendre ce léger service. Ce n'était d'ailleurs qu'une promenade pour moi, son domaine se trouvant situé à cinq lieues de Rouen environ. J'en avais pour une heure à cheval.

» A dix heures, le lendemain, j'étais chez lui. Nous déjeunâmes en tête-à-tête; mais il ne prononça pas vingt paroles. Il me pria de l'excuser: la pensée de la visite que j'allais faire dans cette chambre où gisait son bonheur le bouleversait, me disait-il. Il me parut en effet singulièrement agité, préoccupé, comme si un mystérieux combat se fût livré dans son âme.

» Enfin il m'expliqua exactement ce que je devais faire. C'était oien simple. Il me fallait prendre deux paquets de lettres et une liasse de papiers enfermés dans le premier tiroir de droite du meuble dont j'avais la clef. Il ajouta :

« — Je n'ai pas besoin de te prier de n'y point jeter les yeux.

» Je fus presque blessé de cette parole, et je le lui dis un peu vivement. Il balbutia :

« — Pardonne-moi, je souffre trop. »

Et il se mit à pleurer.

» Je le quittai vers une heure pour accomplir ma mission.

» Il faisait un temps radieux, et j'allais au grand trot à travers les prairies, écoutant des chants d'alouettes et le bruit rythmé de mon sabre sur ma botte.

» Puis j'entrai dans la forêt et je mis au pas mon cheval. Des branches d'arbres me caressaient le visage; et parfois j'attrapais une feuille avec mes dents et je la mâchais avidement, dans une de ces joies de vivre qui vous emplissent, on ne sait pourquoi, d'un bonheur tumultueux et comme insaisissable, d'une sorte d'ivresse de force.

» En approchant du château, je cherchais dans ma poche la lettre que j'avais pour le jardinier, et je m'aperçus avec étonnement qu'elle était cachetée. Je fus tellement surpris et irrité que je faillis revenir sans m'acquitter de ma commission. Puis je songais que j'allais montrer là une susceptibilité de mauvais goût. Mon ami avait pu d'ailleurs fermer ce mot sans y prendre garde, dans le trouble où il était.

» Le manoir semblait abandonné depuis vingt ans. La barrière, ouverte et pourrie tenait

debout on ne sait comment. L'herbe emplissait les allées; on ne distinguait plus les plates-bandes du gazon.

» Au bruit que je fis en tapant à coups de pied dans un volet, un vieil homme sortit d'une porte de côté et parut stupéfait de me voir. Je sautai à terre et je remis ma lettre. Il la lut, la relut, la retourna, me considéra en dessous, mit le papier dans sa poche et prononça :

« — Eh bien! qu'est-ce que vous désirez?

» Je répondis brusquement :

« — Vous devez le savoir, puisque vous avez reçu là-dedans les ordres de votre maître; je veux entrer dans ce château.

» Il semblait atterré. Il déclara :

« — Alors, vous allez dans... dans sa chambre?

» Je commençais à m'impatisser.

« — Parbleu! Mais est-ce que vous auriez l'intention de m'interroger, par hasard?

» Il balbutia :

« — Non... Monsieur... mais c'est que... c'est qu'elle n'a pas été ouverte depuis... depuis la... mort. Si vous voulez m'attendre cinq minutes, je vais aller... aller voir si...

» Je l'interrompis avec colère :

« — Ah çà! voyons, vous fichez-vous de moi? Vous n'y pouvez pas entrer, puisque voici la clef.

» Il ne savait plus que dire.

« — Alors, Monsieur, je vais vous montrer la route.

« — Montrez-moi l'escalier et laissez-moi seul. Je la trouverai bien sans vous.

« — Mais... Monsieur... cependant...

» Cette fois, je m'emportai tout à fait :

« — Maintenant, taisez-vous, n'est-ce pas? ou vous aurez affaire à moi.

» Je l'écartais violemment et je pénétrai dans la maison.

» Je traversai d'abord la cuisine, puis deux petites pièces que cet homme habitait avec sa femme. Je franchis ensuite un grand vestibule, je montai l'escalier et je reconnus la porte indiquée par mon ami.

» Je l'ouvris sans peine et j'entrai.

» L'appartement était tellement sombre que je n'y distinguai rien d'abord. Je m'arrêtai, saisi par cette odeur moisie et fade des pièces inhabitées et condamnées, des chambres mortes. Puis, peu à peu, mes yeux s'habituaient à l'obscurité, et je vis assez nettement une grande pièce en désordre, avec un lit sans draps, mais gardant ses matelas et ses oreillers, dont l'un portait l'empreinte profonde d'un coude ou d'une tête comme si on venait de se poser dessus.

» Les sièges semblaient en déroute. Je remarquai qu'une porte, celle d'une armoire sans doute, était demeurée entr'ouverte.

» J'allai d'abord à la fenêtre pour donner du jour et je l'ouvris; mais les ferrures du contrevent étaient tellement rouillées que je ne pus les faire céder.

» J'essayai même de les casser avec mon sabre, sans y parvenir. Comme je m'irritais de ces efforts inutiles, et comme mes yeux s'étaient enfin parfaitement accoutumés à l'ombre, je renonçai à l'espoir d'y voir plus clair et j'allai au secrétaire.

» Je m'assis dans un fauteuil, j'abattis la tablette, j'ouvris le tiroir indiqué. Il était plein jusqu'aux bords. Il ne me fallait que trois paquets, que je savais comment reconnaître et je me mis à les chercher.

» Je m'écarquillais les yeux à déchiffrer les suscriptions, quand je crus entendre ou plutôt sentir un frôlement derrière moi. Je n'y pris point garde, pensant qu'un courant d'air avait fait remuer quelque étoffe. Mais, au bout d'une minute, un autre mouvement, presque indistinct, me fit passer sur la peau un singulier petit frisson désagréable. C'était tellement bête d'être ému, même à peine, que je ne voulus pas me retourner, par pudeur pour moi-même. Je venais alors de découvrir la seconde des liasses qu'il me fallait; et je trouvais justement la troisième, quand un grand et pénible soupir, poussé contre mon épaule, me fit faire un bond de fou à deux mètres de là. Dans mon élan je m'étais retourné, la main sur la poignée de mon sabre, et certes,

si je ne l'avais pas senti à mon côté, je me serais enfui comme un lâche.

» Une grande femme vêtue de blanc me regardait, debout derrière le fauteuil où j'étais assis une seconde plus tôt.

» Une telle secousse me courut dans les membres que je faillis m'abattre à la renverse! Oh! personne ne peut comprendre, à moins de les avoir ressenties, ces épouvantables et stupides terreurs. L'âme se fonda; on ne sent plus son cœur; le corps entier devient mou comme une éponge; on dirait que tout l'intérieur de nous s'écroule.

» Je ne crois pas aux fantômes; eh bien! j'ai défailli sous la hideuse peur des morts; et j'ai souffert, oh! souffert en quelques instants plus qu'en tout le reste de ma vie, dans l'angoisse irrésistible des épouvantes surnaturelles.

» Si elle n'avait pas parlé, je serais mort peut-être! Mais elle parla; elle parla d'une voix douce et douloureuse qui faisait vibrer les nerfs. Je n'oserais pas dire que je redevins maître de moi et que je retrouvai ma raison. Non. J'étais éperdu à ne plus savoir ce que je faisais; mais cette espèce de fierté intime que j'ai en moi, un peu d'orgueil de métier aussi, me faisaient garder, presque malgré moi, une contenance honorable. Je posais pour moi, et pour elle sans doute, pour elle, quelle qu'elle fût, femme ou spectre. Je me suis rendu compte de tout cela plus tard, car je vous assure que, dans l'instant de l'apparition, je ne songeais à rien. J'avais peur.

» Elle dit :

« Oh! Monsieur, vous pouvez me rendre un grand service!

» Je voulus répondre, mais il me fut impossible de prononcer un mot. Un bruit vague sortit de ma gorge.

» Elle reprit :

« — Voulez-vous? Vous pouvez me sauver, me guérir. Je souffre affreusement. Je souffre, oh! je souffre!

» Et elle s'assit doucement dans mon fauteuil. Elle me regardait :

« Voulez-vous?

» Je fis : « Oui! » de la tête, ayant encore la voix paralysée.

» Alors elle me tendit un peigne en écaille et elle murmura :

« — Peignez-moi, oh! peignez-moi; cela me guérira; il faut qu'on me peigne. Regardez ma tête... Comme je souffre; et mes cheveux, comme ils me font mal!

» Ses cheveux dénoués, très longs, très noirs, me semblait-il, pendaient par-dessus le dossier du fauteuil et touchaient la terre.

» Pourquoi ai-je fait ceci? Pourquoi ai-je reçu en frissonnant ce peigne, et pourquoi ai-je pris dans mes mains ses longs cheveux qui me donnèrent à la peau une sensation de froid atroce comme si j'eusse manié des serpents? Je n'en sais rien.

» Cette sensation m'est restée dans les doigts et je tressaille en y songeant.

» Je la peignai. Je maniai je ne sais comment cette chevelure de glace. Je la tordis, je la renouai et la dénouai; je la tressai comme on tresse la crinière d'un cheval. Elle soupirait, penchait la tête, semblait heureuse.

» Soudain elle me dit : « Merci! » m'arracha le peigne des mains et s'enfuit par la porte que j'avais remarquée entr'ouverte.

» Resté seul, j'eus, pendant quelques secondes, ce trouble éfaré des réveils après les cauchemars. Puis je repris enfin mes sens; je courus à la fenêtre et je brisai les contrevents d'une poussée furieuse.

» Un flot de jour entra. Je m'élançai sur la porte par où cet être était parti. Je la trouvai fermée et inébranlable.

» Alors une fièvre de fuite m'envahit, une panique, la vraie panique des batailles. Je saisis brusquement les trois paquets de lettres sur le secrétaire ouvert; je traversai l'appartement en courant, je sautai les marches de l'escalier quatre par quatre, je me trouvai dehors je ne sais par où, et apercevant mon cheval à dix pas de moi, je l'enfourchai d'un bond et partis au galop.

» Je ne m'arrêtai qu'à Rouen, et devant mon logis. Ayant jeté la bride à mon ordonnance,

je me sauvai dans ma chambre où je m'enfermai pour réfléchir.

» Alors, pendant une heure, je me demandai anxieusement si je n'avais pas été le jouet d'une hallucination. Certes, j'avais eu un de ces incompréhensibles ébranlements nerveux, un de ces affolements du cerveau qui enfantent les miracles, à qui le Surnaturel doit sa puissance.

» Et j'allais croire à une vision, à une erreur de mes sens, quand je m'approchai de ma fenêtre. Mes yeux, par hasard, descendirent sur ma poitrine. Mon dolman était plein de longs cheveux de femme qui s'étaient enroulés aux boutons !

» Je les saisis un à un et je les jetai dehors avec des treiblissements dans les doigts.

» Puis j'appelai mon ordonnance. Je me sentais trop ému, trop troublé, pour aller le jour même chez mon ami. Et puis je voulais mûrement réfléchir à ce que je devais lui dire.

» Je lui fis porter ses lettres, dont il remit un reçu au soldat. Il s'informa beaucoup de moi. On lui dit que j'étais souffrant, que j'avais reçu un coup de soleil, je ne sais quoi. Il parut inquiet.

» Je me rendis chez lui le lendemain, dès l'aube, résolu à lui dire la vérité. Il était sorti la veille au soir et pas rentré.

» Je revins dans la journée, on ne l'avait pas revu. J'attendis une semaine. Il ne reparut pas. Alors je prévins la justice. On le fit rechercher partout, sans découvrir une trace de son passage ou de sa retraite.

» Une visite minutieuse fut faite du château abandonné. On n'y découvrit rien de suspect.

» Aucun indice ne révéla qu'une femme y eût été cachée.

» L'enquête n'aboutissant à rien, les recherches furent interrompues.

» Et, depuis cinquante-six ans, je n'ai rien appris. Je ne sais rien de plus. »

GUY DE MAUPASSANT.

## LIVRES ET REVUES

LES LIVRES D'ÉTRENNES

II

HACHETTE. — QUANTIN. — FLAMMARION.

Vous rappelez-vous ces constructions pittoresques qui s'élevaient en 1889 le long de la Seine, dans l'enceinte de l'Exposition universelle ? Elles représentaient l'histoire de l'habitation humaine. On y voyait la maison lacustre, toute primitive, entourée d'une palissade de troncs d'arbres, la maison gallo-romaine, la maison arabe, la maison persane... Ces monuments qui différaient par le style avaient toutes la même destination ; on y buvait des bocks et du sirop de groseille. C'est M. Charles Garnier qui avait eu l'ingénieuse idée de les grouper, et ce travail de restauration faisait honneur à son érudition autant qu'à son goût d'artiste. Aujourd'hui il a fait passer ses petites maisons dans un gros livre, et, s'aidant de la collaboration d'un professeur de Louis-le-Grand, M. Amman, l'éminent architecte nous initie à l'histoire de l'habitation humaine à travers les âges.

Dans une préface fort spirituelle, M. Garnier nous dit le but de l'ouvrage et dans quelles conditions il fut composé :

Vous connaissez, n'est-ce pas, la fable de l'aveugle et du paralytique ? Eh bien ! c'est un peu le cas des auteurs de cet ouvrage. L'un d'eux est un historien qui ne voyait pas très clair dans les choses d'architecture ; l'autre est un architecte qui claudiquait très fort dans les chemins de l'histoire. Et voilà que ces deux mal en point se sont réunis et que, l'un portant l'autre, ils sont arrivés à faire un long, bien long voyage, puisqu'il dure depuis plus de dix mille ans !

Pendant ce temps, ils ont appris ce qu'ils ignoraient et, aujourd'hui, chacun d'eux pourrait se guider et aller tout seul ; mais ce sont de braves gens qui n'ont pas voulu se séparer et qui, étant partis ensemble, ont tenu à revenir de compagnie. D'ailleurs, ils s'étaient partagé la besogne : celui-ci prenait des notes, celui-là des croquis ; de telle sorte que tous les souvenirs de leur grande excursion ont, pour ainsi dire, été conservés en partie double.

Et comme les architectes sont insatiables et qu'ils sont dévorés d'un éternel besoin de construire, M. Garnier a conçu un vaste projet qu'il nous confie :

C'est pour cela que nous avons rêvé une autre édification de l'Histoire de l'Habitation ; mais, cette fois, bien plus complète, bien plus étendue, où chaque maison, au lieu de servir à des camelots vendant des bocks, serait meublée et aménagée absolument comme au temps de sa fondation. Oui, nous avons rêvé et rêvons comme une sorte de musée, donnant toutes les phases de la civilisation et faisant ainsi l'histoire vivante de nos ancêtres.

Le bois de Boulogne se prêterait admirablement bien à ces aménagements, et, en intéressant à ces reconstitutions les artistes et les archéologues de tous les pays, on arriverait sans nul doute, avec le temps, à créer cet enseignement par les yeux, à faire cette leçon de choses qui n'existe encore nulle part, et qui serait, sans conteste, une page tout à l'honneur de la nation qui l'aurait écrite.

Je souhaite que ce dessein s'accomplisse. Mais M. Ch. Garnier aura-t-il ses coudées franches ? Triomphera-t-il de l'inertie des bureaux, de l'hostilité du conseil municipal ? Ah ! si M. Alphand était encore là, pour apla- nir les difficultés et ramener les volontés hésitantes !

En dehors du livre de MM. Garnier et Amman, la librairie Hachette publie cette année quelques gros ouvrages. Elle a refondu en un énorme volume de mille pages, superbement illustrées, l'histoire de France de Victor Duruy. Je ne puis, dans ces notes prises au galop, vous dire tout ce que je pense de cette histoire. Elle est claire, bien ordonnée, écrite en une langue très élégante. Elle se poursuit jusqu'en 1870. Cette époque est particulièrement douloureuse au cœur de l'auteur ; vous n'ignorez pas que la fortune de M. Duruy était liée à celle du second Empire. Il est donc assez piquant de voir comment il juge ce régime auquel l'attachait la reconnaissance. Il en parle avec sympathie, mais sans faiblesses ; il reconnaît ses fautes et les déplore... M. Duruy est moins équitable pour le gouvernement de la Défense nationale ; il parle bien de l'héroïque campagne de l'armée de la Loire, mais il oublie de prononcer le nom de Gambetta, en qui la défense s'incarnait. Cette omission est fâcheuse. Il est toujours spirituel de rendre justice à ses ennemis, et M. Duruy se serait honoré en planant au-dessus des petites querelles de parti. J'ajouterai, d'ailleurs, que les conclusions de son livre sont très nettes, et que M. Duruy y constate sans amertume les résultats acquis par la République et les changements survenus dans l'opinion du pays :

Nous sommes arrivés à l'extrême limite de notre histoire. Les prétendants à une restauration ayant successivement disparu, la République est depuis vingt ans le gouvernement légal du pays ; elle est mieux encore, la conséquence logique et nécessaire de nos traditions nationales.

M. Duruy accepte gaillardement ce qu'il ne peut empêcher. Mais les intrus du bonapartisme lui pardonneront-ils sa franchise ? J'ai bien peur que M. Duruy ne soit malmené, un de ces jours, par la plume orangeuse de M. de Cassagnac...

J'ai dit déjà que chaque éditeur possédait

un magazine illustré à l'usage des enfants : celui d'Hachette se nomme le *Journal de la Jeunesse*, il contient des romans inoffensifs et bien illustrés, des contes moraux, des causeries scientifiques, des devinettes, des charades. J'y ai trouvé, en outre, une série d'études assez amusantes de M. Alexis Lemaître sur l'Institut. M. Lemaître, qui a dû passer de longues heures sous la coupole pour prendre des notes, met en scène les acteurs et les spectateurs, les académiciens et le public des séances. Ce public est étrange, il se compose d'éléments hétéroclites. On y voit de vieux messieurs calottés de velours qui s'endorment doucement, des vieilles filles à l'aspect revêche, des jeunes gens qui sont venus pour rigoler et pour « se payer la tête des immortels », des Anglais qui contemplant M. Renan en consultant le guide Joanne. M. Lemaître a pénétré dans tous les coins du palais de l'Institut, il s'est faufilé dans le cabinet de M. Pingard et a surpris les secrets de sa comptabilité. Savez-vous comment sont indemnisés les membres de l'Académie française ?

À la fin du mois, dans un des bureaux du secrétariat, un employé et deux huissiers sont réunis devant une table ; ils paraissent profondément attentifs à leur besogne. Une centaine de petits sacs en papier gris couvrent un bout de la table ; à l'autre bout des billets de banque, des pièces d'or et d'argent, des sous ; devant l'employé une longue liste.

L'employé compte les billets et la monnaie, un des huissiers fait l'appoint avec les sous ; lorsque la somme est complète, le second huissier met le billet, la monnaie et les sous dans un petit sac de papier gris, place dessus une étiquette portant le nom d'un membre de l'Institut, ficelle soigneusement et range les sacs les uns à côté des autres, près de la feuille d'émargement, où l'on peut lire : duc de Broglie, 110 fr. 75 c. ; Alexandre Dumas, 118 fr. 50 c. ; etc., etc.

Ceci nous prouve que l'Académie est demeurée fidèle aux antiques traditions. Ces sacs d'écus maniés par les blanches mains de M. Pingard ont tout à fait bon air... ne trouvez-vous pas ? On dirait du Malade imaginaire payant la note de M. Fleurant !...

Je voudrais vous parler avec quelques détails des autres ouvrages de la librairie Hachette. La place me manque. Je ne puis donc que vous présenter en bloc la *Papillonne*, de la douce Zinaïde Fleuriot (enlevée récemment à la sympathie de la jeunesse) ; la *Charité en France*, de Mme de Witt (une copieuse et instructive compilation) ; la *Littérature française*, recueil des substantielles leçons du professeur Paul Albert ; les *Grands travaux du XIX<sup>e</sup> siècle*, de M. J.-B. Damont (un peu trop indulgent à mon gré pour la folle entreprise du canal de Panama) ; *A travers l'industrie française*, conférence de M. Paul Poiré (le plus coquet et le plus beau des chimistes) ; *Costa l'Indien*, de Gabriel Ferry (un récit palpitant où défilent les Peaux-Rouges, ces adorables Peaux-Rouges chers à notre enfance) ; le *Journalisme*, de M. Dubief (volume qui m'intéresse, mais qui ne me satisfait qu'à demi, et sur lequel j'aurai l'occasion de revenir) ; enfin les ouvrages enfantins de MM. Deschamps, Fresneau, Meyners d'Estrées, etc., etc.

×

À la bonne heure ! la librairie Quantin s'est piquée d'honneur et a préparé pour les étrennes quatre beaux ouvrages :

*Un cas de rupture*, par Alexandre Dumas fils. Ce roman de jeunesse, infiniment curieux, mérite un article spécial, et je compte en parler le mois prochain.

*La Confession d'un enfant du siècle*, livre